C. La question de fait

1. De fait, le bonheur est le but de la vie

Si nous nous abordons maintenant la question de savoir si le bonheur est le but de la vie *de fait*, la réponse semble évidente et indiscutable. Dire que le bonheur est le but de la vie *de fait*, c'est simplement dire que les hommes font du bonheur le but de leur vie : c'est dire qu'ils recherchent le bonheur. Comment nier une telle idée ? Elle semble absolument évidente. Pascal exprime clairement ce poncif[24] :

> Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception ; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre, et que les autres n'y vont pas, est ce même désir, qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.
>
> Pascal, *Pensées*, § 425

2. Qui veut être un imbécile heureux, un porc satisfait ?

Pourtant, si on pense aux objections morales, qui se sont traduites dans le domaine politique, à l'idée que le bonheur doit être le seul but de la vie, on trouvera sans mal des objections à l'idée que les hommes cherchent toujours le bonheur.

En effet, la valeur bonheur n'est pas la seule valeur au monde. Nous voulons certainement être heureux, mais nous ne voulons pas uniquement cela. Et nous ne voulons pas être heureux à n'importe quelles conditions. Le philosophe utilitariste anglais John Stuart Mill prend un exemple éclairant pour poser la question de ce que nous voulons vraiment :

> Incontestablement, l'être dont les facultés de jouissance sont d'ordre inférieur a les plus grandes chances de les voir pleinement satisfaites ; tandis qu'un être d'aspirations élevées sentira toujours que le bonheur qu'il peut viser, quel qu'il soit – le monde étant fait comme il est – est un bonheur imparfait. Mais il peut apprendre à supporter ce qu'il y a d'imperfections dans ce bonheur, pour peu que celles-ci soient supportables ; et elles ne le rendront pas jaloux d'un être qui, à la vérité, ignore ces imperfections, mais ne les ignore que parce qu'il ne soupçonne aucunement le bien auquel ces imperfections sont attachées. Il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait. Et si l'imbécile ou le porc sont d'un avis différent, c'est qu'ils ne connaissent qu'un côté de la question : le leur. L'autre partie, pour faire la comparaison, connaît les deux côtés.
>
> John Stuart Mill, *L'Utilitarisme*, 1861

Imaginons par exemple un navire dans la tempête. Les hommes, terrifiés, se voient sur le point de périr et souffrent d'un grand malheur. Imaginons qu'il y ait là, sur ce bateau, un cochon. Celui-ci ne se rend pas compte du danger qu'il court, et jouit ainsi d'un bonheur sans défaut. Qui préférerions-nous être ? Un cochon satisfait, mais qui ignore tout de ce qui lui arrive, ou un homme alarmé parce qu'il a conscience de lui-même et de sa situation ? Et de même, préfère-t-on être un imbécile heureux, ou être un peu moins idiot, fût-ce au prix de quelques tracas existentiels ?

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

3. Le bonheur n'est jamais le but de la vie

On peut aller plus loin et prendre à contre-pied l'évidence apparente selon laquelle le bonheur est le but de tout être vivant. Nietzsche, en tout cas, y parvient, par une thèse extrêmement surprenante, profonde et puissante. A l'encontre des apparences les plus évidentes, il affirme que la vie ne cherche ni le plaisir ni le bonheur mais tout autre chose, dont plaisir, bonheur, malheur et douleur ne sont que des corrélats : la *puissance*.

---

[24] Lieu commun, idée sans originalité, truisme.

> Toute bête, par conséquent aussi la bête philosophe, aspire instinctivement à un optimum de conditions favorables dans lesquelles elle peut libérer complètement sa force et atteint son maximum de sentiment de puissance ; toute bête abhorre, de manière tout aussi instinctive, et avec une subtilité de flair qui est « plus haute que toute raison », toute espèce de fauteur de trouble et de gêne qui lui barre ou pourrait lui barrer le chemin conduisant à l'optimum (– ce n'est pas du chemin qui le conduit au bonheur que je parle, mais du chemin qui le conduit à la puissance, à l'acte, au faire le plus puissant, et dans la plupart des cas, en réalité, le chemin qui le conduit au malheur).
>
> Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, III, 7

> De fait, l'homme ne veut pas le « bonheur ». La joie est un sentiment de puissance : lorsque l'on exclut les passions, on exclut les conditions qui provoquent au plus haut degré le sentiment de puissance, par conséquent la joie. La sagesse la plus haute est un état froid et clair qui est loin de provoquer ce sentiment de bonheur qu'apporte avec elle toute espèce d'ivresse…
>
> Fomesoutra.com
> ça soutra !
> Docs à portée de main
>
> Nietzsche, *La Volonté de puissance*, § 238

C'est donc une illusion, une interprétation erronée, de croire que l'homme (et tout être vivant) recherche le bonheur. C'est ce qu'il peut sembler à première vue ; mais si on regarde de plus près, on verra que bien souvent les désirs des êtres vivants les mènent inéluctablement à la souffrance, voire à la mort : c'est le cas de la mère prête à mourir pour ses petits, ou des multiples tendances à la lutte pour reproduction ou la domination. Ce que veut fondamentalement la vie, affirme Nietzsche, ce n'est pas le bonheur, mais la puissance.

> Comment se fait-il que les articles de foi fondamentaux, en psychologie, sont tous la pire déformation et le plus odieux faux monnayage ? « L'homme aspire au bonheur », par exemple – qu'est-ce qui est vrai là-dedans ? Pour comprendre ce que c'est que la vie, quelle sorte d'aspiration et de tension exige la vie, la formule doit s'appliquer aussi bien à l'arbre et à la plante qu'à l'animal. « A quoi aspire la plante ? » – Mais là nous avons déjà imaginé une fausse unité qui n'existe pas. Le fait d'une croissance multiple, avec des initiatives propres et demi-propres, disparaît et est nié si nous supposons d'abord une unité grossière, « la plante ». Ce qui est visible avant tout, c'est que ces derniers « individus », infiniment petits, ne sont pas intelligibles dans le sens d'un « individu » métaphysique et d'un « atome », et que leur sphère de puissance se déplace sans cesse ; mais chacun de ces individus, s'il se transforme de la sorte, aspire-t-il au bonheur ? – Cependant toute tendance à s'étendre, toute incorporation, toute croissance, est une lutte contre quelque chose qui est accompagnée de sensations de déplaisir : ce qui est ici le motif agissant veut certainement autre chose en voulant le déplaisir et en le recherchant sans cesse. – Pourquoi les arbres d'une forêt vierge luttent-ils entre eux ? Pour le « bonheur » ? – Pour la puissance !… L'homme devenu maître des forces de la nature, l'homme devenu maître de sa propre sauvagerie et de ses instincts déchaînés (les désirs ont appris à obéir, à être utiles) – l'homme comparé à un pré-homme représente une énorme quantité de puissance – et non pas une augmentation de « bonheur ». Comment peut-on prétendre qu'il a aspiré au bonheur ?…
>
> Nietzsche, *La Volonté de puissance*, § 305